

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 68 (2006)

Artikel: Naissance d'un historien
Autor: Fontaine, Alexandre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817979>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un jeune homme ambitieux, républicain, hostile aux Jésuites

NAISSANCE D'UN HISTORIEN

PAR ALEXANDRE FONTAINE

Ce que le livre de raison de Pierre Favarger (1875-1956)
nous apprend sur son grand-père Alexandre Daguet (1816-1894),
ou: comment édifier un monument familial
à la gloire d'un monument historiographique.

Le plus illustre historien fribourgeois fut une des grandes figures de la Suisse libérale du XIX^e siècle. Certains aspects de sa biographie néanmoins restent mal connus. Historien fécond, fondateur de plusieurs sociétés savantes cantonales et nationales, pédagogue confirmé, Daguet fait cependant partie de ces personnalités dont la large contribution a fini par s'oublier avec le temps. Son petit-fils Pierre Favarger a tenté de recueillir et de perpétuer souvenirs et mémoire familiale dans un livre de raison qu'il rédigea pendant plus d'un demi-siècle.

Dans notre étude sur Daguet¹, nous proposons une relecture de la période dite de formation, allant jusqu'à 1848. Les écrits de Favarger, bien que subjectifs du fait de sa position et parfois fort à l'avantage du héros, nous ont ouvert évidemment de nouvelles pistes de réflexion.

L'environnement familial d'Alexandre Daguet

Jean-Alexandre Daguet est né à Fribourg le 12 mars 1816, et fut baptisé le 14 du même mois, ayant pour parrain de baptême Jean-Alexandre Joye de Prez-vers-Noréaz et pour marraine Marie-Françoise Daguet, bourgeoise de la ville. Seul garçon d'une famille qui comptait quatre enfants, Alexandre était logiquement voué à reprendre la

fonction paternelle d'huissier d'Etat. Cette humble charge était occupée de père en fils par les Daguets depuis le XVIII^e siècle: Jean-Guillaume de 1747 à 1808, puis Antoine-Nicolas, le père d'Alexandre, de 1794 jusqu'à sa mort en 1824.

Pierre Favarger souligne que «la famille Daguets, qui avait brillé d'un certain éclat dans les annales fribourgeoises aux XVII^e et XVIII^e siècles, était destinée à jouer un rôle toujours plus modeste et effacé dans la république oligarchique.»² Daguets père incarna cet éclat perdu. Petit propriétaire, vitrier de métier, il tenait avec la charge d'huissier d'Etat un poste «qu'on ne confiait qu'aux bourgeois privilégiés, mais le plus infime de la hiérarchie».³ Favarger souligne également que le père de son grand-père «à cause de sa bonté de cœur avait été poussé à cautionner de nombreux amis qui l'entraînèrent dans la ruine; il paraît qu'il avait une propension fâcheuse à prendre des billets de loterie.»⁴

Le 30 janvier 1797, Antoine-Nicolas Daguets épousa Françoise Broillet fille de Nicolas, de Ponthaux, paroissien de Prez-vers-Noréaz. Sur elle, nous n'avons que peu de documents, outre le livre de raison de Favarger; ce dernier avait tenté, sans succès, de recueillir quelques informations sur les origines de la mère d'Alexandre auprès du curé Bovet de Prez-vers-Noréaz en 1938. Néanmoins, il lui consacre un paragraphe dont le contenu se révèle particulièrement intéressant:

«Marie Françoise Broillet avait rempli un poste de confiance auprès de la famille Griset de Forell. Il semble que les barons de Forell gardèrent pour les Daguets des sentiments affectueux puisque le baron et avoyer Charles fut le parrain de confirmation du jeune Alexandre et qu'il lui remit plus tard ses papiers de famille à l'aide desquels l'historien suisse écrivit cette biographie des Forell citée plus tard comme un modèle du genre.»⁵

Ce passage permet d'éclairer le rapport paradoxal qu'entretenait Daguets avec l'esprit militaire. Alors que Daguets s'était attelé à la critique de l'*Histoire du canton de Fribourg*⁶ du D^r Berchtold, dont le premier volume parut en 1840, une dissension se fit jour entre les deux historiens. Dans une lettre restée célèbre, le docteur fit grief à Daguets de son admiration pour les militaires, notamment dans ses *Illustrations fribourgeoises*, ainsi que de son goût pour les noms à particule:

«Les verres de nos lunettes sont de couleurs bien différentes, non que je prétende être privilégié dans le vrai; mais enfin, nous sommes à mille lieues, comme je vous l'ai dit. Vous estimez les guerriers, moi je les méprise; vous connaissez un Louis-le-Grand, moi je ne connais qu'un Louis-le-Despote, nos Patriciens ne sont pas assez arrogants, vous les haussez encore, vous tenez à la particule de et je ne désespère pas de la voir figurer un jour devant votre nom.»⁷

Cette inclination qu'avait Daguets pour les militaires et pour la particule peut sans doute être rapportée à l'amitié qu'il cultivait avec les Griset de Forell, sur lesquels il publiera effectivement une notice historique.⁸

Le fait qui va radicalement faire dévier la trajectoire du jeune homme, c'est bien sûr la mort du père, alors qu'Alexandre n'est âgé que de 8 ans. Privé de l'appui paternel, le garçon vivra seul avec sa mère, à laquelle qui il vouera sa vie durant tendresse et respect. Trop jeune pour reprendre les charges de son père, Daguet se tourne vers d'autres ambitions, et se voue au culte du savoir et de la patrie.

L'influence et l'appui du Père Girard

Le Père Grégoire Girard joue un rôle décisif dans le parcours et la vie d'Alexandre Daguet. A son contact le jeune Fribourgeois découvre la culture et la philosophie allemandes, Fichte et Kant notamment que Girard admirait; il fréquente d'éminents savants de passage à Fribourg; et il développe un goût pour la pédagogie qu'il mettra en œuvre dans sa carrière d'enseignant et théoriser dans l'*Educateur*, lancé en 1865.

Il faut voir en Girard un instrument providentiel... dont Daguet a largement profité. Derrière les révérences maintes fois répétées de l'élève au maître, il convient de distinguer un jeune homme libéral en début de carrière, extraordinairement ambitieux, et prêt à un certain nombre de concessions pour arriver à se positionner dans l'avant-garde de l'élite libérale de son temps. C'est à partir de 1837, année au cours de laquelle Daguet débuta son professorat à l'Ecole moyenne, que les rapports entre les deux hommes devinrent étroits. Le jeune historien fut introduit dans le milieu du Cordelier, et fit ainsi la connaissance d'une multitude de savants et de pédagogues.

«A cette époque, le noble religieux se trouvait souvent empêché, par son état de santé, d'accompagner en ville les étrangers de distinction qui le visitaient au cloître. C'était alors celui qu'il nommait Alexandre qu'il chargeait de cette besogne et qui s'en sentait honoré, surtout quand ces hommes se nommaient Naville, Meyer de Livourne, Corridi de Pise, Jullien de Paris, ou Carlo Buoncompagni de Turin.»⁹

Le Cordelier prit le jeune Daguet sous sa garde. Il avait d'ailleurs intérêt à s'allier à ce jeune fidèle libéral, dont la renommée augmentait, notamment grâce au congrès de Strasbourg de 1842, lors duquel l'historien se fit remarquer devant un parterre de savants européens.

Sur le plan des idées, comment s'exerça l'influence de Girard sur Daguet? Dès 1784 et pendant quatre ans, le Frère Grégoire avait complété ses études théologiques à l'université de Würzburg. Il avouerait dans ses *Souvenirs*: «C'est dans la capitale de la Franconie que mon être s'est développé et qu'il a pris, pour ainsi dire, de l'accroissement.» C'est en effet à Würzburg que Girard, dans sa thèse de 1787-1788, donna une contribution sur la question – centrale depuis John Locke – des droits respectifs de l'Etat et de l'Eglise, question qu'il résolvait «comme la plus grande partie du clergé allemand, dans un sens opposé aux maximes qui ont prévalu depuis lors au sein de

l'Eglise catholique en Allemagne comme ailleurs.» Girard tranchait en ces termes la question très controversée du gouvernement de l'Eglise:

«L'Eglise catholique n'est d'institution divine ni une monarchie, ni une aristocratie, ni une démocratie, mais une république chrétienne dont le Primat ou le Pape est soumis aux conciles œcuméniques représentant l'Eglise universelle à laquelle seule l'infailibilité a été promise.»¹⁰

Daguet ajoute que «la question des droits respectifs de l'Etat et de l'Eglise a été traitée par l'auteur des Thèses dans un esprit irénique ou de conciliation; l'Etat n'a aucun droit sur la conscience et les choses spirituelles (*in sacra*), mais il a en revanche un droit de précaution (*jus cavendi*) et même de contrôle (*placet regium*).»¹¹

Bien qu'imprécises, ces lignes ont de l'intérêt, dans le sens où elles assoient la pensée girardienne. Elles posent également les limites auxquelles Daguet, et peut-être encore plus un Schaller ou un Folly, seront confrontés dans la mise sur pied de la future Ecole cantonale. Daguet tranchera sans compromis en affirmant en 1848 que «l'Ecole aujourd'hui est considérée par les publicistes et par les penseurs comme une institution subsistante par elle-même, protégée par l'Etat, et indépendante de l'Eglise, quant à l'enseignement civil.»¹²

Ce n'est que quelques années après son retour de Franconie que Girard fit connaissance avec les livres de Kant, dont il avait souvent entendu prononcer le nom à Würzburg, sans avoir eu le temps d'étudier les principes qui devaient cependant exercer une action si considérable sur ses idées et par contrecoup sur ses destinées. Reprenons les *Souvenirs* du Cordelier:

«Je suis redevable, à la philosophie de Kant, de la refonte complète de mes idées sur la nature morale de l'homme. Tout cela était dans l'évangile, mais la prévention m'empêchait de l'y voir. J'oserai dire que depuis lors je devins meilleur chrétien. Hélas! je ne savais pas qu'en puisant dans la philosophie allemande ce qu'elle avait de réellement bon, je me préparais des contrariétés et des persécutions.»¹³

Girard, devenu lecteur assidu de Kant, s'opposa vigoureusement «aux ecclésiastiques, notamment français qui, hostiles aux Lumières qu'ils accusaient d'avoir produit la révolution, firent à leur insu beaucoup de mal à la religion elle-même par leur esprit sombre et méticuleux.»¹⁴ À l'image du Cordelier, il semble bien que Daguet n'attaqua les ecclésiastiques, en l'occurrence les Jésuites, qu'au travers du domaine pédagogique.

En classe chez les Jésuites (1827-1833)

Ayant couronné ses classes primaires par le prix de religion, Daguet entra comme externe au collège Saint-Michel en octobre 1827. L'enseignement y était alors entièrement

Le livre de raison de Pierre Favarger

Fils de Philippe et de Marie-Elisabeth née Daguët, Pierre Favarger (1875-1956) fit ses études de droit à Neuchâtel, Berlin et Heidelberg où il obtint son doctorat. Il ouvrit une étude à Neuchâtel en 1906, avant de devenir substitut du procureur de 1921 à 1925. Comme son père et son grand-père maternel, il se fit remarquer en politique: conseiller général libéral de Neuchâtel, député, enfin conseiller national de 1927 à 1931. Maurassien, Pierre Favarger soutint l'Ordre national et fonda la Fédération neuchâteloise des mouvements nationaux en 1936; en 1938, il créa le Groupement d'études généalogiques.

Pendant un demi-siècle, il a tenu un livre de raison. «Quand la mort a fermé les yeux de mon grand-père Alexandre Daguët en mai 1894, je connaissais à fond toutes les circonstances de sa vie, mais c'est à peine si je savais le nom de ses parents. Aussi ai-je résolu de recueillir sur cette famille qui m'a toujours intéressée et dont j'ai hérité tant de particularités, des renseignements aussi complets que possible et de les consigner dans ce vieux livre. (...) Puisse-t-il être un monument élevé en l'honneur du passé enseveli dans les pages et comme un témoin de ce culte que j'ai toujours consacré à la mémoire de mes ancêtres.»

Le livre de raison s'articule en deux parties égales: 150 pages consacrées à la généalogie des Daguët, 145 à celle des Favarger. L'auteur y a inséré de nombreuses représentations iconographiques, datées et commentées avec précision, soit des reproductions de portraits originaux reçus en héritage, des photographies d'époque, des cachets, des armoiries, des ex-libris, ainsi que quelques dessins de sa main. L'auteur mentionne ses sources, souvent originales: des documents de famille, et surtout une foule de souvenirs concernant son grand-père qui permettent à l'historien d'appréhender le côté relationnel du sujet.

Sans les souvenirs racontés par Favarger, nous n'aurions aucune description de la personnalité de sa femme Eléonore Favrot, ainsi que de la nature des liens qui unissaient le couple – même s'il convient de traiter ces informations avec prudence. C'est également grâce à Favarger que nous avons pu vérifier et évaluer les propos tenus par le professeur Auguste Schorderet, instigateur d'une première réhabilitation fort laborieuse de Daguët dans une conférence prononcée à Fribourg en 1920. Cette conférence provoqua un tollé dans le milieu conservateur: la bataille idéologique était encore très passionnée.

A.F.

dispensé par les Pères jésuites, revenus en force au service du gouvernement fribourgeois après plusieurs décennies de péripéties politico-religieuses.

Supprimée en 1773, la Compagnie devait être rappelée en 1818, au plus fort de la bataille que se livrèrent les adeptes du progrès pédagogique emmenés par Jean de Montenach, le chanoine Fontaine, le Père Girard et l'avoyer Werro contre les partisans du retour à l'état ancien tels que Balthasar de Muller ou l'abbé puis évêque Yenni. Le rétablissement de l'Ordre en 1814 par Pie VIII avait ranimé les polémiques, entraînant la publication de nombreux ouvrages en France (Jules Michelet, Edgar Quinet, Eugène Sue), en Italie et en Suisse. À Fribourg, il y eut plusieurs mouvements d'opinion en 1818; des brochures défendirent les Jésuites contre les attaques de la presse libérale. Dès le début du siècle d'ailleurs, les ecclésiastiques fribourgeois se plaignaient des conséquences de 1789: «Depuis la Révolution, tout se désagrège dans la société; le relâchement des devoirs religieux est manifeste. Les idées nouvelles sont néfastes. Elles produisent des ravages jusqu'au sein de la population rurale.» Dans une lettre du décanat de la Part-Dieu, datée du 9 décembre 1815, les ecclésiastiques déploraient

«surtout cette mortelle indifférence pour tout ce qui tient au spirituel, cet esprit d'incrédulité qui, des premières classes de la société, a passé à celles qui semblaient le plus devoir en être à l'abri; c'est la dépravation des mœurs toujours croissante qu'ils ont à combattre; les fléaux contagieux, résistants à tous les efforts par lesquels on a tenté de les extirper, ont laissé dans ces derniers temps d'horribles ravages, et il est facile à tout observateur judicieux de remarquer que c'est depuis la suppression de la Compagnie de Jésus que les assauts de la moderne philosophie contre la foi et la morale chrétienne se sont prodigieusement multipliés, que l'impiété déjà acharnée à déclamer contre cet illustre corps a triomphé hautement, lorsque, par les plus insignes calomnies et les plus perfides menées, elle a pu se flatter d'avoir amené et consommé sa destruction. Dès lors le public a été inondé d'écrits licencieux, incendiaires, subversifs de toute autorité tant civile qu'ecclésiastique.»¹⁵

La résistance libérale échoua, quoique le Conseil d'Etat conseillât de ne pas rouvrir les portes du collège aux Jésuites; on pensait qu'il n'était «guère sage d'abandonner sans retour à des inconnus la direction d'une instruction qui a une influence aussi décisive sur l'esprit, le caractère, l'existence d'un peuple».¹⁶ Au demeurant, les élites libérales de l'époque furent clairvoyantes. Toute une génération d'adolescents, animée par les progrès et la pensée des Lumières, allait être intellectuellement incarcérée dans les principes idéologiques et pédagogiques des Jésuites.

Jean-Pierre Henry a livré un témoignage sur ses années d'études passées à Fribourg au côté de Daguet dont il était camarade de classe. Né à Meyrin en 1814, Henry a passé le temps de ses études en divers lieux de Suisse romande; quittant sa vocation ecclésiastique et Fribourg en 1835, il fut précepteur au service de plusieurs

familles aristocratiques d'Autriche-Hongrie et de Bavière, et se suicida le 5 février 1877 à Munich. Bien qu'hostile envers ses confrères libéraux, ou plutôt fidèle aux séminaristes par «esprit de corps», Henry avait gardé son sens critique envers ses maîtres:

«L'argumentation syllogistique, proscrite aujourd'hui des universités de l'Europe comme un jeu par trop puéril, était encore en pleine vigueur parmi nous. Les progrès des temps modernes, dans toutes les branches de la science, ont passé sans laisser aucune trace dans leur esprit; ils n'en ont pas pris note, ou bien, s'ils s'y sont arrêtés un moment, cela n'a été uniquement que pour les combattre et, comme on le pense bien, avec le plus pitoyable succès.»¹⁷

Le gymnase de Fribourg comprenait, depuis 1818, six classes que l'on mettait autant d'année à faire: Principes, Rudiments, Grammaire, Syntaxe, Poésie (Humanités) et Rhétorique. Elles étaient suivies de ce que l'on appelait proprement le lycée, c'est-à-dire de deux années d'études, l'une de philosophie et l'autre de physique. Venaient enfin, pour ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique, quatre années de théologie. Pour les trois premières classes, l'enseignement se donnait moitié en français, moitié en allemand. A compter de la classe de Syntaxe inclusivement, il se faisait tout en latin.

Plan d'étude fort alléchant sur le papier, mais la réalisation des objectifs, aux dires d'Henry, relevait d'une tout autre réalité:

«Le principal but des Jésuites dans leur enseignement, et l'on pourrait dire avec quelque raison leur seul but, est la connaissance à fond de la religion catholique et l'étude du latin. Durant les six classes du gymnase, nous eûmes continuellement l'enseignement du catéchisme. Plus tard, en philosophie, cet enseignement devenait superflu parce que la philosophie des Jésuites n'est autre chose qu'une paraphrase du catéchisme.»¹⁸

Le *Catalogue des Prix du collège St-Michel* nous permet de relever l'excellence constante de Daguet dans toutes les branches historiques (*Historia Sacra, Historia Ecclesiae, Historia Universalis...*) où il obtient des prix pratiquement chaque année. Aussi pour un Schorderet dessinait-il déjà nettement sa vocation future. Il serait néanmoins peu judicieux de penser que ses études au collège fondèrent le socle de sa pensée historique. En effet, aux dires d'Henry qui se demande d'ailleurs pourquoi «à Fribourg au centre de la Suisse, on n'avait pas même songé à nous faire connaître l'histoire de notre pays»:

«La seule histoire de France que l'on nous permettait de lire était celle du Père Daniel. Pour l'histoire de la Suisse, nous n'avions que celle du baron d'Alt, de Fribourg même. L'excellent Zschokke avait été naturellement repoussé en sa double qualité de libéral et d'auteur protestant. Une collection de voyages recueillis par La Harpe avait été mutilée à cause des passages indécents qu'elle contenait. Racine, Corneille et Boileau ne nous étaient pas permis en entier et nous n'en avons que des extraits.»¹⁹

Dès 1834, Daguët trouva dans le professeur Lückmeyer, d'origine allemande, qui enseigna de 1834 à 1838 la philosophie du droit en latin, un homme dont les idées libérales et le respect des convictions religieuses se rapprochaient de celles de Girard et faisaient le plus frappant contraste avec les opinions de ses confrères. A ce sujet, Henry commente: « (...) du père Lückmeyer au père Girard, la transition était donc, comme on voit, facile. L'esprit national dont Daguët s'était pénétré à la lecture des pages éloquentes de Jenny, de Muller et de Paul Troxler, et la réaction qui s'était faite en son esprit contre le dédain que montraient maîtres et élèves du personnel des Jésuites pour le peuple au milieu duquel ils vivaient, contribuèrent à le rendre hostile. Ses relations suivies avec le père Girard achevèrent l'œuvre de sa conversion.»²⁰

De ses études, nous retiendrons que Daguët nourrit une haine profonde pour les Jésuites, ainsi que pour l'esprit aristocratique qu'ils encourageaient: «En outre d'une hostilité de principe, c'est de l'amertume qui se glissa, comme une sorte de rancune d'ancien élève à l'égard d'un établissement où il eut à souffrir.»²¹ Cette rancune fut persistante, et onze ans après la fin de ses études Daguët déclarait encore que «le vide rhétorique des Jésuites, les tendances exclusives et intolérantes de l'obscurantisme, le cosmopolitisme implanté au Pensionnat, et des corporations étrangères à nos mœurs et à notre politique républicaine, toutes ces funestes influences ont détruit, dans une partie de la jeunesse fribourgeoise, l'amour de la patrie et des institutions helvétiques.»²²

Son aversion envers les Jésuites se définit donc par une triple réaction: patriotisme, rejet du carlisme et admiration du père Girard en sont les composantes. Nous avons déjà précisé la nature des relations entre Daguët et le Cordelier. Roland Ruffieux ajoute qu'«au temps où sa renommée atteignait à l'universel, les jeunes pédagogues fribourgeois, avides de nouveautés, auraient eu mauvaise grâce à ne pas admirer sa méthode; la plupart d'entre eux firent plus: ils rivalisèrent de zèle pour la défendre, la diffuser.»²³ Que Girard, si haut sur son piédestal, ait aussi profondément façonné le jeune Daguët, cela nous paraît fort vraisemblable, d'autant plus que l'on peut s'interroger sur la responsabilité du Cordelier quant aux deux premières composantes.

Nous pensons qu'il faut voir dans le Daguët de cette époque un jeune homme entièrement absorbé par les idées de ses mentors, rêvant d'une nation unie aux sons de Troxler et de Muller, et déjà fort imprégné, en réaction à la philosophie des Jésuites, de l'atmosphère rousseauiste qui prévalait dans les élites libérales fribourgeoises.

Rejet du monarchisme et culte de la patrie

Après le renvoi, en juin 1828, des Jésuites de France par Charles X, plus de 300 étudiants affluèrent à Fribourg durant l'année scolaire 1828-1829. Jean-Pierre Henry ajoute qu'en 1830 «plus de la moitié des élèves du collège de Fribourg étaient Français

et la plus grande partie encore appartenait à des familles nobles ou du moins légitimistes». ²⁴ Les Jésuites délaissèrent alors les externes pour mieux servir les besoins de cette nouvelle clientèle dorée, dont les idées absolutistes faisaient office de nouvelle référence au sein du collège. Selon Daguét, les Jésuites «ne s'occupaient que de l'instruction des nobles et des jeunes gens destinés à la magistrature et au clergé». ²⁵ Il ajoute que «l'invasion des écoliers français et autres *étranges*, après 1825, bouleversa totalement notre république littéraire». ²⁶

Il est incontestable que ces événements renforcèrent le patriotisme du jeune homme, ainsi que sa haine des «sujétions monarchiques». Nicolas Glasson décrit ces sentiments:

«La haine qu'il a pour la fierté de Louis XIV et pour les basses adulations dont il fut l'objet, a jeté pour lui de la défaveur sur notre littérature. Il se fatigue de trouver toujours des flatteries pour le *grand roi* dans nos meilleurs auteurs. Il admirerait beaucoup plus Bossuet, Racine, Massillon, Boileau si leurs ouvrages étaient exempts de cette faiblesse. Son âme toute républicaine et ennemie des sujétions monarchiques n'a point trouvé à sympathiser avec nos grands auteurs. Je crois que c'est pour cette raison qu'il a plus de goût pour les autres littératures, l'allemande, l'italienne par exemple. Cependant, comme elle ne peuvent encore satisfaire pleinement ses penchants, il en rêve une autre qui soit suisse et rien que suisse.» ²⁷

Il est donc concevable que l'expérience du monarchisme fut à la base de ces deux principes majeurs de la pensée historique de Daguét, et dans un sens plus large de la pensée radicale de 1848: un rejet de toute domination de l'étranger, principalement de la France pour des raisons historiques, et par réaction un culte sans borne à la patrie. Daguét écrira même que «le Fribourg [de la Restauration] était un pays bourbonien plutôt que suisse». ²⁸ Dans son *Histoire de la Confédération* l'historien répète de façon obsessionnelle son horreur de l'envahisseur français. Il résume ainsi «l'invasion» de la Suisse par les armées du Directoire:

«Les Français s'étaient annoncés comme les libérateurs du peuple suisse, comme les soldats de la liberté et les protecteurs des chaumières. Une fois maîtres de l'Helvétie, ils se souillèrent par le meurtre, le pillage, le vol et l'incendie, et firent peser sur elle un joug plus odieux et plus humiliant que ne l'avait été celui de Gessler et des autres baillis autrichiens au XIV^e siècle.» ²⁹

A propos de la révolution de 1830, Daguét affirme la continuité historique et l'autonomie du mouvement des idées dans notre pays:

«De l'analogie qu'offraient les doctrines des partis en France et en Suisse, on a voulu en conclure que les révolutions suisses de 1830 et 1831 n'étaient que l'écho et le contrecoup de la révolution française de juillet 1830. Mais il est aisé de voir, par la marche des événements, que la révolution suisse de 1830 et 1831

était le produit naturel et la réaction inévitable des événements de 1814, où le peuple avait été dépouillé de l'égalité politique et des autres droits conquis en 1798.»³⁰

A Fribourg, on lui reprocha surtout son opposition aux Jésuites, qu'il combattit par quelques articles enflammés dans l'*Helvétie* de Porrentruy et le *Nouvelliste Vaudois*. Attaqué à l'Ecole moyenne, ainsi que dans sa Société d'études, il se décida à quitter son pays pour prendre à Porrentruy la direction de l'Ecole normale du Jura bernois, que lui offrait l'avoyer Neuhaus.

Le séjour à Porrentruy

Exil ou passage? En novembre 1844, le publiciste libéral Eusèbe-Henri Gaullieur demandait à son collègue Daguet de ne pas perdre courage, «car vous n'êtes à Porrentruy qu'en passage». Il semble bien que l'historien gardait secrètement l'espoir de revenir à Fribourg, son cher pays natal. Néanmoins, il trouva à Porrentruy une épouse complice et continua, en dehors de son directorat à l'Ecole normale du Jura bernois, sa quête de savoir qu'il cristallisa dans la création de la Société jurassienne d'Emulation.

Alexandre Daguet épousa Eléonore-Marie-Marguerite Favrot (1825-1891), dite Laure, à Porrentruy en juillet 1844. Il se liait ainsi à une grande famille de magistrats jurassiens originaire de Mouthe dans le Doubs. Son beau-père, l'avocat Noël-Alexandre Favrot, présida le Tribunal de Moutier, puis celui de Porrentruy avant de siéger au Grand Conseil. L'écrivain Xavier Kohler épousa la première fille du magistrat, Alexina, et devint ainsi beau-frère de Daguet.

Pierre Favarger clarifie la personnalité de l'épouse de l'historien, et éclaire la nature de leur relation, surprenante à plus d'un titre. Malgré une absence de sources qui nous permettraient de mieux définir Madame Daguet, nous pensons qu'il est essentiel de nuancer ce passage du libéral Favarger. Sans trop de nuances, le petit-fils de Daguet nous apprend que ce dernier

«trouva en sa jeune femme une compagne dévouée, une collaboratrice intelligente et un conseiller sûr, en même temps qu'une amie énergique et vaillante dans les heures difficiles de son existence. On peut se demander si mon grand-père aurait su, livré à lui-même, se faire dans le monde la place qu'il a conquise. Esprit parfois chimérique, nature éminemment romantique, ignorant des réalités de l'existence, dénué de la manière la plus étonnante de sens pratique, il fut admirablement complété par sa femme qui possédait à un degré rare les qualités qui manquaient à son mari. Dès le début de leur union, elle prit pour le plus grand bonheur de son mari et de ses enfants la direction exclusive du ménage, assumant toutes les responsabilités et portant vaillamment sa part de charges. Avec des revenus toujours modestes, elle sut faire en sorte de

conserver à son foyer la dignité et lui donner un caractère décoratif qui fut tout à l'avantage de la famille.»³¹

Favarger évoque l'attachement de sa grand-mère à la noblesse, un sentiment qu'elle tenait de sa famille maternelle.

«Ceux qui la connaissaient mal la jugeaient fière et aristocratique; le fait est qu'elle avait en horreur tout ce qui était vulgaire. Imbue des traditions de sa famille maternelle, dont plusieurs membres avaient revêtu des charges à la Cour des Princes-Evêques, elle avait en piètre estime la médiocrité parvenue qui commençait son ascension. Elle se rappelait, avec une certaine complaisance, le temps où l'on comptait sur le doigt les jeunes filles de sa ville natale – elle était naturellement du nombre – qui osaient porter un chapeau, les filles du peuple et de la petite bourgeoisie allaient alors “en cheveux”. Elle croyait à la nécessité des étapes sociales et redoutait l'improvisation.»³²

Aussi cette femme fière, ennemie du peuple, offrait un curieux contraste avec son mari:

«Tout en pensant noblement, il ne redoutait pas comme son épouse le contact des éléments populaires. Bien qu'il fût issu d'une famille patricienne de la vieille Suisse qu'il aimait à rappeler, il ne jugeait pas nécessaire de se retrancher derrière le souvenir de privilèges abolis. Il aimait le peuple qu'il croyait généreux et qu'il voulait instruit. Il appelait du peuple ignorant au peuple éclairé et condensa ce principe en une formule, celle-là même que Numa Droz prit comme épigraphe de son ouvrage d'instruction civique: «La démocratie sans les lumières est un fléau.» Ma grand-mère ne croyait pas aux lumières de la démocratie, le peuple ne perdait jamais à ses yeux le caractère de fléau et, pour peu que c'eût été en son pouvoir, elle eût été capable d'éteindre toutes les lumières que son mari tenait tant à allumer pour éclairer les foules en marche.»³³

Et Favarger analyse:

«De cette divergence de sentiments résultèrent souvent entre époux de petits conflits dont j'ai gardé le souvenir très net. A part ces différences de sentir, les deux époux se comprirent fort bien et poursuivirent, avec foi et courage, une carrière qui dura près d'un siècle. Daguet rendait justice à la vaillance, au sens pratique, à l'esprit de sacrifices et à la dignité de vie de sa compagne. Elle avait pour ce savant, généreux, distrait, naïf, laborieux et gauche la sollicitude d'une mère et la compréhension d'une amie.»³⁴

Les époux Daguet logeaient dans un appartement à l'intérieur même de l'Ecole normale. Ils eurent sept enfants, dont quatre filles seulement parvinrent à l'âge adulte. Alice, née en 1845 à Porrentruy, épousa Maximilien Notz de Cannstatt en Wurtemberg qui ouvrit dans sa maison d'Allemagne un conservatoire renommé. Elisabeth-Marie, née en 1850 à Fribourg, épousa Philippe Favarger, avocat et publiciste neuchâtelois né

à Alpina dans l'Etat de New York; car le père de Philippe, Charles-Louis, avait émigré aux Etats-Unis avec Philippe Suchard. Constance-Thérèse, née en 1854, épousa en juin 1878 le baron Alfred de Watter, de Stuttgart, directeur de la Fabrique impériale de poudre à Berlin. Enfin, Jeanne, née en 1863, épousa le professeur Juan Madrid en 1885 à Neuchâtel. En janvier 1888, ils partirent s'installer à Santiago du Chili.³⁵

A la suite des événements du Sonderbund, Daguet fut appelé en octobre 1848 à diriger comme recteur l'Ecole cantonale par laquelle le régime radical avait remplacé le collège des Jésuites. Mais il fut frappé d'une exclusion systématique par les ultra-conservateurs revenus au pouvoir en 1857. Privé de toute influence sur les affaires scolaires autres que celles de l'Ecole des jeunes filles qu'il dirigeait depuis 1858, il prit le parti de quitter une seconde fois son canton d'origine. La chaire d'histoire créée dans la nouvelle Académie de Neuchâtel était vacante, il l'accepta en 1866 et y enseigna pratiquement jusqu'à sa mort en 1896. Avant son départ pour Neuchâtel, le Conseil d'Etat du régime qui s'était annoncé comme le restaurateur des études littéraires ne crut rien devoir ou rien pouvoir faire pour retenir un homme qui depuis près de trente ans avait honoré le nom fribourgeois et rendu de grands services à l'enseignement public des lettres nationales. Ainsi se vérifiait pour Daguet comme pour tant d'autres la maxime qui dit que nul n'est prophète en son pays.

A. F.

Notes

¹ FONTAINE 2005.

² FAVARGER, p. 124.

³ Ibid.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid., p. 125.

⁶ BERCHTOLD Jean-Nicolas-Elisabeth: *Histoire du Canton de Fribourg*. Fribourg, 1841-1852 (3 vol.).

⁷ SCHORDERET 1921, p. 58.

⁸ DAGUET 1872.

⁹ SUDAN 1934, p. 225.

¹⁰ DAGUET 1896, p. 15.

¹¹ Ibid.

¹² DAGUET 1848, p. 5.

¹³ DAGUET 1896, p. 31.

- ¹⁴ Ibid., p. 32.
¹⁵ SUDAN 1934, p. 98.
¹⁶ Ibid., p. 115.
¹⁷ HENRY 1978, p. 197
¹⁸ Ibid, p. 127.
¹⁹ Ibid., pp. 127-130.
²⁰ Ibid., pp. 224-225.
²¹ SCHORDERET 1921, p. 7.
²² DAGUET 1848, p. 4.
²³ RUFFIEUX 1953, p. 131.
²⁴ HENRY 1978, p. 160.
²⁵ DAGUET 1873, p. 205.
²⁶ DAGUET 1856, p. 56.
²⁷ NIQUILLE 1929, p. 206.
²⁸ DAGUET 1879, p. 368.
²⁹ Ibid., p. 301.
³⁰ Ibid., p. 384.
³¹ FAVARGER, p.140.
³² Ibid.
³³ Ibid, pp. 155-160.

BIBLIOGRAPHIE

Sur Daguet et son temps

FAVARGER Pierre: *Chronique de famille, commencée en l'an de grâce 1905, par Pierre Favarger, avocat à Neuchâtel*, ms.

FONTAINE Alexandre: *Alexandre Daguet (1816-1894). Racines et formation d'un historien libéral-national oublié*, Fribourg 2005 (mémoire de licence)

HENRY Jean-Pierre (RUFFIEUX Roland, éd.): *Jean-Pierre et les promesses du monde. Souvenirs d'un enfant de Meyrin GE, 1814 à 1835*, Lausanne 1978

NIQUILLE Jeanne: «Un portrait d'Alexandre Daguet», in *Nouvelles Etrennes Fribourgeoises* 62 (1929)

RUFFIEUX Roland: «Un aspect de l'histoire du régime radical fribourgeois. Les vues nouvelles sur l'éducation» in *Annales Fribourgeoises* IV (1953)

SCHORDERET Auguste: «Alexandre Daguét et son temps (1816-1894). Conférence en la Salle de la Grenette, à Fribourg le 10 décembre 1920», partie II, in *Annales Fribourgeoises*, n° 2-3 (mars-juin 1921), p. 58

SUDAN Louis: *L'école primaire fribourgeoise sous la Restauration. 1814-1830*, Paris 1934

Quelques écrits et ouvrages d'Alexandre Daguét

Manuel de Pédagogie ou d'éducation à l'usage des personnes qui enseignent et des amis de l'éducation populaire, Neuchâtel 1873 (2^e édition)

Quelques idées pour la réorganisation de l'Instruction publique dans le Canton de Fribourg, Fribourg 1848

«Henri Meunier ou le Diogène fribourgeois», in *L'Emulation* 5 (1856)

Les barons de Forell ministres d'Etat à Dresde et à Madrid (1768-1815) d'après des documents inédits et des lettres également inédites d'Alexandre de Humboldt, Lausanne 1872

Histoire de la Confédération suisse, Genève-Bâle-Lyon-Paris 1879

Le Père Girard et son temps. Histoire de la vie, des doctrines et des travaux de l'éducateur suisse (1765-1850), Paris 1896



Le cinquième numéro des *Cahiers du Musée gruérien* rend justice à Alexandre Daguét, qui fut le pilier de *L'Emulation*, première revue publiée dans le canton de Fribourg. Selon Jean-Maurice Uldry, l'un des contributeurs de ce recueil d'études qui fait la part belle aux poètes gruériens, «il n'est pas exagéré de prétendre que *L'Emulation* n'aurait jamais existé sans l'omniprésent Daguét».

AEF, Portraits de personnalités et de groupes, XIX^e / XX^e s., n° 93